de dire *nous*; — mais venons au fait. — Si le succès couronne cette entreprise; si Venise, rendue libre et florissante, quand nous serons descendus au cercueil, conduit ses générations sur nos tombeaux, et, par les petites mains de ses enfants, fait semer des fleurs sur la cendre de ses libérateurs, alors les résultats auront sanctifié notre action; et dans les annales de l'avenir nous serons mis sur la ligne des deux Brutus; mais, dans le cas contraire, si, employant des moyens sanglants et la voie des complots, bien que dans un but légitime, nous devions succomber, alors nous serions des traîtres, honnête Israël; — toi aussi bien que celui qui, il y a six heures, était ton souverain, et maintenant n'est plus que ton complice.

Isr. Bert. Ce n'est pas le moment d'examiner ces questions, autrement je pourrais répondre. — Allons à l'assemblée, car en restant ici nous pourrions être observés.

Le Doge. Nous *sommes* observés, et nous l'avons déjà été.

Isr. Bert. Par qui? sachons qui nous observe, — et ce poignard... —

Le Doge. Arrête! nous n'avons pas ici des mortels pour témoins: regarde là-bas, — que vois-tu?

Isr. Bert. Je ne vois, à la clarté obscure de la lune, que la statue colossale d'un guerrier monté sur un superbe coursier.

Le Doge. Ce guerrier était le père des aïeux de mon père, et cette statue fut érigée en son honneur par la cité que son bras avait deux fois sauvée. — Penses-tu qu'il nous regarde?

Isr. Bert. Seigneur, ce sont là des illusions; le marbre n'a pas d'yeux.

Le Doge. Mais la Mort en a; je te dis, Israël, qu'il y a dans ces objets un esprit qui agit et qui voit, et qui se fait sentir, bien qu'invisible; et s'il est quelque charme assez puissant pour réveiller les morts, il se trouve dans des actes comme celui que nous allons accomplir. Crois-tu donc que les âmes des héros de ma race peuvent demeurer dans leur repos, pendant que le dernier de leurs descendants conspire avec des plébéiens au bord même de leur tombe irréprochable?

Isr. Bert. Vous auriez dû faire ces réflexions — avant de vous engager dans notre grande entreprise. — Vous repentez-vous?

Le Doge. Non; mais je sens, et continuerai à sentir jusqu'à la fin. Je ne puis tout d'un coup éteindre une vie glorieuse, rapetisser ma taille au rôle que je dois jouer maintenant, et me résoudre, sans quelque hésitation, à immoler des hommes par surprise; néanmoins ne doute pas de moi; c'est ce sentiment même, c'est la conscience de ce qui m'a réduit à cette extrémité qui constitue ta meilleure garantie. Il n'est point parmi tes complices d'artisan plus outragé, plus ravalé que moi, plus impérieusement poussé à obtenir réparation: telle est la nature des moyens auxquels ces tyrans infâmes m'ont forcé de recourir, que je les abhorre doublement pour les actes qu'il me faut accomplir afin de tirer vengeance des leurs.

Isr. Bert. Partons! — écoutez: — l'heure sonne.

Le Doge. Allons! — allons! — c'est notre glas de mort, ou celui de Venise! — Allons!

Isr. Bert. Dites plutôt que c'est le carillon de sa liberté triomphante! — Par ici, — le rendez-vous n'est pas loin.

(*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE II.

La maison où se rassemblent les conspirateurs.

DAGOLINO, DORO, BERTRAM, FEDELE TREVISANO, CALENDARO, ANTONIO DELLE BENDE, etc., etc.

Cal. Tous sont-ils ici?

Dag. Tous, à l'exception des trois qui sont à leur poste, et de notre chef Israël que nous attendons d'un moment à l'autre.

Cal. Où est Bertram?

Bert. Me voici!

Cal. Êtes-vous parvenu à compléter votre compagnie?

Bert. J'avais jeté les yeux sur quelques hommes; mais je n'ai pas osé leur confier le secret avant d'être assuré qu'ils méritaient ma confiance.

Cal. Il n'y a rien à leur confier: excepté nous et nos ca-

marades les plus sûrs, nul n'est complétement instruit de nos intentions. Ils se croient secrètement engagés au service de la Seigneurie pour châtier quelques jeunes nobles plus dissolus que les autres, et qui, par leurs excès, ont bravé l'autorité des lois; mais une fois qu'ils auront marché, que leurs épées seront teintes du coupable sang des sénateurs les plus odieux, ils n'hésiteront pas à en sacrifier d'autres, surtout quand ils verront leurs chefs leur donner l'exemple; et pour ma part, je leur en donnerai un si bon, que, dans l'intérêt de leur gloire et de leur vie, ils ne s'arrêteront pas que tous n'aient été exterminés.

BERT. Que dites-vous, *tous?*

CAL. Qui voulez-vous épargner?

BERT. *Moi! épargner!* je n'ai le pouvoir d'épargner personne. C'était seulement une question que j'adressais, pensant que, même parmi ces hommes criminels, il pouvait s'en trouver que leur âge ou leurs qualités pourraient désigner à la pitié.

CAL. Oui, une pitié comme celle que méritent et qu'obtiennent les tronçons séparés de la vipère coupée en morceaux, alors que dans la dernière énergie d'une vie venimeuse, ils tressaillent au soleil d'un mouvement convulsif. Moi en sauver un seul! j'aimerais autant épargner une des dents du serpent: ce sont tous les anneaux d'une même chaîne; ils ne forment qu'une masse, qu'une vie, qu'un corps; ils boivent, mangent, vivent et procréent ensemble; ils prennent leurs ébats, mentent, oppriment et tuent de concert: — qu'ils meurent donc comme un seul homme!

DAG. S'il en survivait un seul, il serait aussi dangereux que la totalité; ce n'est pas leur nombre, qu'on le compte par dizaines ou par milliers, c'est l'esprit de cette aristocratie qu'il faut déraciner; s'il restait du vieil arbre un seul rejeton vivant, il prendrait racine dans le sol, et produirait encore un lugubre feuillage et des fruits amers. Bertram, il faut de la fermeté.

CAL. Prends-y garde, Bertram; j'ai l'œil sur toi.

BERT. Qui se méfie de moi?

CAL. Ce n'est pas moi; car si cela était, tu ne serais pas ici à nous parler de confiance: c'est de ta sensibilité, et non de ta fidélité qu'on se méfie.

BERT. Vous qui m'écoutez, vous devriez savoir qui je suis et ce que je suis: je me suis voué comme vous à renverser l'oppression; j'ai un cœur sensible, j'en conviens, et plusieurs d'entre vous l'ont éprouvé. Quant à ma bravoure, tu dois en savoir quelque chose, toi, Calendaro, qui m'as vu à l'œuvre; pour peu qu'à cet égard il te reste des doutes, je suis prêt à les éclaircir sur ta personne.

CAL. Je ne demande pas mieux, dès que nous aurons mis à fin notre entreprise, que ne doit pas interrompre une querelle particulière.

BERT. Je ne suis point querelleur; mais je suis homme à me conduire devant l'ennemi aussi bien qu'aucun de ceux qui m'écoutent; sans cela m'aurait-on choisi pour faire partie des principaux conjurés? Cependant j'avouerai ma faiblesse naturelle; l'idée d'un égorgement général me fait tressaillir; la vue du sang ruisselant sur des têtes blanchies n'est point pour moi un spectacle de triomphe, et dans la mort infligée à un ennemi surpris je ne vois point de gloire; je ne sais malheureusement que trop que nous sommes forcés de commettre de tels actes sur ceux qui ont soulevé de tels vengeurs; mais s'il eût été possible, dans l'intérêt de notre propre gloire, d'excepter quelques têtes de cette proscription universelle, d'enlever à notre entreprise quelques taches de meurtre, afin qu'elle n'en fût pas complétement souillée, j'avoue que cela m'eût fait plaisir; et je ne vois rien là qui justifie les sarcasmes ou les soupçons.

DAG. Calme-toi, Bertram, car nous ne te soupçonnons pas; aie bon courage; c'est notre cause, et non notre volonté, qui exige de tels actes: les eaux pures de la liberté laveront toutes ces taches. (*Entrent Israël Bertuccio et le Doge.*)

DAG. Salut! Israël.

LES CONJURÉS. Sois le bienvenu! — brave Bertuccio, tu t'es bien fait attendre. — Quel est cet étranger?

CAL. Il est temps de le nommer; nos camarades sont prêts

à l'accueillir comme un frère; je les ai prévenus que tu avais conquis un frère à notre cause; ce choix, ayant ton approbation, aura aussi la nôtre, tant est grande notre confiance en tous tes actes. Maintenant, qu'il se découvre!

ISR. BERT. Étranger, avancez! (*Le Doge se découvre.*)

LES CONJ. Aux armes! — nous sommes trahis, — c'est le doge! Qu'ils meurent tous deux, notre capitaine qui nous livre et le tyran auquel il nous a vendus!

CAL., *tirant son épée.* Arrêtez! arrêtez! quiconque fera un pas vers eux cessera de vivre. Arrêtez! écoutez Bertuccio. — Eh quoi! l'épouvante vous a saisis tous parce qu'un vieillard seul, désarmé, sans défense, est au milieu de vous? — Israël, parle! que signifie ce mystère?

ISR. BERT. Qu'ils s'avancent! qu'ils s'immolent eux-mêmes en nous immolant, et consomment leur ingrat suicide! car à notre vie sont attachées la leur, leur fortune, leurs espérances.

LE DOGE. Frappez!—Si j'avais craint la mort, une mort plus terrible que celle que peuvent m'infliger vos épées imprudentes, je ne serais pas ici en ce moment: — oh! le noble courage, fils de la crainte, qui vous pousse à vous attaquer à cette tête blanchie et sans défense! Voyez ces chefs vaillants! ils veulent réformer les États, renverser des sénats, et la vue d'un patricien les remplit de fureur et d'effroi! — Tuez-moi, vous le pouvez; je m'en inquiète peu. — Israël, sont-ce là les hommes, les cœurs intrépides dont vous m'avez parlé? regardez-les!

CAL. En vérité! il nous a fait honte, et avec raison. Est-ce là votre confiance dans votre fidèle chef Bertuccio? Vous tournez vos épées contre lui et l'étranger qu'il vous amène! Remettez-les dans le fourreau, et écoutez ce qu'il a à vous dire.

ISR. BERT. Je dédaigne de parler. Ils pouvaient et devaient savoir qu'un cœur comme le mien est incapable de trahir, et qu'investi par eux du pouvoir d'adopter tous les moyens que je jugerais nécessaires au succès de notre entreprise, je n'en ai jamais abusé. Ils devaient être certains que quiconque venait avec moi à cette assemblée, n'y venait que

pour être, à son choix, ou notre complice, ou notre victime.

LE DOGE. Et laquelle de ces deux alternatives me faudra-t-il subir? Vos actions m'autorisent à douter que la liberté du choix me soit laissée.

ISR. BERT. Seigneur, je serais mort ici avec vous si ces insensés ne s'étaient arrêtés; mais voyez, ils rougissent de cette folle impulsion d'un moment, et baissent la tête; croyez-moi, ils sont tels que je vous les ai représentés. — Parlez-leur.

CAL. Oui, parlez; nous vous écoutons avidement.

ISR. BERT, *aux conjurés.* Vous n'avez rien à craindre; il y a plus, vous touchez au moment de triompher. — Écoutez donc, et vous verrez que je ne vous dis rien que de vrai.

LE DOGE. Vous voyez ici, comme l'un de vous le disait tout à l'heure, un vieillard désarmé et sans défense; hier encore, vous m'avez vu revêtu de la pourpre officielle, souverain apparent de nos cent îles, présider dans le palais ducal, faire exécuter les décrets d'un pouvoir qui n'est pas à moi, ni à vous, mais à nos maîtres, — aux patriciens. Pourquoi j'étais là, vous le savez ou pensez le savoir; pourquoi maintenant je suis ici, celui d'entre vous qui a été le plus lésé, insulté, outragé, foulé aux pieds, jusqu'à douter s'il était un ver ou un homme, celui-là peut répondre pour moi, en se demandant quels motifs l'ont amené ici. Vous savez ce qui m'est récemment arrivé; tout le monde le sait et en juge autrement que ceux dont la sentence vient d'ajouter l'outrage à l'outrage. Épargnez-moi ce récit. — Elle est là, là, dans mon cœur, cette insulte! mais des paroles qui ne se sont déjà que trop exhalées en inutiles plaintes, ne feraient que dévoiler plus encore ma faiblesse, et je viens ici pour donner de la force même aux forts, pour les stimuler à agir, et non pour combattre avec des armes de femme; mais qu'est-il besoin que je vous stimule? nos griefs privés sont nés des vices publics de cet État, qui n'est ni une république ni un royaume, puisqu'on y chercherait inutilement un roi et un peuple, mais qui réunit tous les défauts

de l'antique Sparte, sans la tempérance et le courage qui constituaient ses vertus. Les seigneurs de Lacédémone étaient des soldats vaillants; les nôtres sont des sybarites, et nous des ilotes, dont le plus avili, le plus opprimé, c'est moi, qui ne suis qu'un instrument paré pour jouer le premier rôle dans les cérémonies publiques, comme ces esclaves que les Grecs enivraient pour servir de jouet à leurs enfants. Vous êtes réunis pour renverser cette constitution monstrueuse, ce gouvernement qui n'en est pas un, ce spectre qu'il faut exorciser avec du sang; et alors nous ramènerons les jours de la vérité et de la justice; nous ferons fleurir, dans une république sincère et libre, non une égalité insensée, mais des droits égaux, proportionnés comme les colonnes d'un temple, qui se prêtent une force mutuelle, et donnent à tout l'édifice la solidité et la grâce, en sorte qu'on n'en saurait supprimer aucune partie sans rompre la symétrie de l'ensemble. Pour accomplir ce grand changement, je demande à me joindre à vous, si vous avez confiance en moi; sinon, voilà ma poitrine, frappez! — Ma vie est compromise, et j'aime mieux mourir de la main d'hommes libres que de vivre un jour de plus pour jouer mon rôle de tyran, en ma qualité de délégué de la tyrannie : tel je ne suis point, tel je n'ai jamais été, — nos annales en font foi; j'en appelle à mon gouvernement passé, dans bien des contrées et bien des villes; elles vous diront si j'ai été un oppresseur, ou un homme plein de sympathie pour les maux de mes semblables. Peut-être que si j'avais été ce que le sénat voulait que je fusse, un mannequin couvert de pourpre et de colifichets, destiné à siéger au sein du sénat comme un souverain en peinture, un fléau du peuple, une machine à signer des sentences, un partisan quand même du sénat et des « Quarante, » un adversaire de toute mesure n'ayant pas l'assentiment des « Dix, » un flatteur servile du conseil, un instrument, un sot, une marionnette, — ils n'eussent jamais pris sous leur protection le misérable qui m'a outragé. Ce que je souffre, c'est ma sympathie pour le peuple qui me l'a valu; beaucoup le savent, et ceux qui

l'ignorent encore l'apprendront quelque jour; en attendant, quoi qu'il advienne, je mets au service de votre entreprise les derniers jours de ma vie, — mon pouvoir actuel, tel quel, non le pouvoir du doge, mais celui d'un homme qui a été grand avant qu'on le ravalât à la dignité de doge, et qui a encore du courage et des ressources individuelles; je joue ma gloire (et j'ai eu de la gloire), — ma vie (c'est ce qu'il y a de moins important, car elle touche à son terme), mon cœur, — mes espérances, mon âme, — sur cette chance! Tel que je suis, je m'offre à vous et à vos chefs; acceptez ou rejetez en moi un prince qui veut être citoyen ou rien, et qui, pour cela, a quitté un trône.

Cal. Vive Faliero! — Venise sera libre!

Les Conj. Vive Faliero!

Isr. Bert. Camarades, ai-je bien fait? l'adjonction de cet homme à notre cause ne vaut-elle pas une armée?

Le Doge. Trêve d'éloges et de félicitations. Suis-je des vôtres?

Cal. Oui, et le premier parmi nous, comme tu l'es dans Venise. — Sois notre chef et notre général!

Le Doge. Chef! — général! — J'étais général à Zara, chef à Rhodes et à Cypre, prince à Venise... Je ne puis pas descendre : je veux dire que je ne suis pas propre à commander une bande de... patriotes. Quand j'abdique mes dignités, ce n'est pas pour en revêtir de nouvelles, mais pour être l'égal de mes compagnons. — Maintenant, au fait : Israël m'a communiqué tout votre plan... Il est hardi, mais exécutable avec mon aide, et doit être mis immédiatement à exécution.

Cal. Dès que vous voudrez. N'est-ce pas, mes amis?... J'ai tout disposé pour frapper un coup subit : quand sera-ce?

Le Doge. Au lever du soleil.

Bert. Si tôt?

Le Doge. Si tôt! — si tard! — Chaque heure accumule péril sur péril, et plus que jamais, maintenant que je me suis réuni à vous. Ne connaissez-vous pas le conseil et les Dix, les espions, les précautions des patriciens, qui se méfient de leurs esclaves et plus encore du prince, dont ils ont

fait un esclave? Il faut frapper, vous dis-je, et sans retard, au cœur même de l'hydre... — Les têtes alors tomberont.

Cal. Je vous approuve de toute l'énergie de mon âme et de mon épée. Nos compagnies sont prêtes, composées chacune de soixante hommes; et, par l'ordre d'Israël, toutes sont maintenant sous les armes, chacune à son rendez-vous particulier, et dans l'attente de quelque grand coup. Que tous se rendent au poste qui leur est assigné! Seigneur, quel sera le signal?

Le Doge. Quand vous entendrez la grande cloche de Saint-Marc, qui ne peut être sonnée que par l'ordre spécial du doge (dernier et chétif privilége qu'ils ont conservé à leur prince), marchez sur Saint-Marc.

Isr. Bert. Et là?

Le Doge. Dirigez-vous par des chemins divers, que chaque compagnie débouche par un point différent; répétez sur votre route que les Génois approchent, qu'on a vu leur flotte, à la pointe du jour, se diriger vers le port; formez-vous en bataille autour du palais, dont la cour sera occupée par mon neveu et les clients de ma maison, tous sous les armes et prêts à bien faire. Quand la cloche sonnera, criez : « Saint-Marc! — l'ennemi est dans nos eaux! »

Cal. Je vois maintenant; — mais continuez, mon noble seigneur.

Le Doge. Tous les patriciens se rendront en foule au conseil, car ils n'oseront pas refuser d'obéir au signal terrible qui retentira du haut de la tour orgueilleuse de leur saint patron. Leur moisson, ainsi rassemblée, tombera sous le tranchant de nos glaives comme sous la faucille. Quant aux retardataires et aux absents, dans leur isolement, il nous sera facile d'en avoir raison après que la majorité aura été mise hors d'état de nuire.

Cal. Que ce moment n'est-il venu!... Nous ne frapperons pas de main morte.

Bert. Avec votre permission, Calendaro, je répéterai la question que j'ai faite avant que Bertuccio eût adjoint à notre cause cet important allié, qui, rendant son succès

plus assuré, permet par conséquent de faire briller une lueur de clémence sur une partie de nos victimes. — Tous sont-ils condamnés à périr dans ce carnage?

Cal. Tous ceux, du moins, qui seront rencontrés par moi ou les miens. Nous aurons pour eux la clémence qu'ils ont eue pour nous.

Les Conj. Tous! tous! Est-ce le moment de parler de clémence? Quand nous ont-ils témoigné une pitié réelle ou feinte?

Isr. Bert. Bertram, ta fausse compassion n'est pas seulement une folie : c'est encore une injustice envers tes camarades et la cause que nous défendons. Ne vois-tu pas que, si nous en épargnons quelques-uns, ils ne vivront que pour venger ceux qui auront succombé? Et comment distinguer maintenant l'innocent du coupable? Tous leurs actes sont un : — c'est une émanation unique d'un seul corps, unis qu'ils sont tous pour nous opprimer. C'est déjà beaucoup que nous laissions la vie à leurs enfants; je ne sais même pas si ces derniers doivent tous être épargnés indistinctement : le chasseur peut réserver un des petits du tigre; mais qui songerait à conserver le père ou la mère, à moins de vouloir périr sous leur griffe? Toutefois, je me rangerai à l'avis du doge Faliero; qu'il décide s'il faut en épargner quelques-uns.

Le Doge. Ne me demandez rien, — ne me tentez pas avec une semblable question. Décidez vous-mêmes.

Isr. Bert. Vous connaissez leurs vertus beaucoup mieux que nous, qui ne connaissons que leurs vices publics et l'infâme oppression qui nous les fait détester; s'il en est un parmi eux qui mérite de vivre, prononcez!

Le Doge. Le père de Dolfino était mon ami, Lando combattit à mes côtés, Marc Cornaro a partagé mon ambassade à Gênes; — j'ai sauvé la vie de Vaniero; la sauverai-je une seconde fois? Plût à Dieu que je pusse le sauver, et Venise aussi! Tous ces hommes ou leurs pères ont été mes amis jusqu'au moment où ils sont devenus mes sujets; alors ils se sont détachés de moi comme des feuilles ingrates se déta-